

du moment où le territoire devient français – davantage d'ouverture que ne le prétend Christopher Tozzi.

Napoléon Bonaparte reprend à plus grande échelle cette politique au fur et à mesure de l'extension de son empire, ne revenant jamais cependant à celle de l'Ancien Régime, même quand il crée de nouveau des unités étrangères, qui sont utilisées dans le but de faciliter la pénétration des pays conquis. De toute façon, contrairement à la monarchie, Napoléon ne donne jamais un statut particulier à ces unités tout en les cantonnant à un rôle secondaire. Il n'octroie pas de traitement collectif à un groupe donné ou à une communauté mais il traite d'administrateur à administré et d'individu à individu. Mais l'individu n'est-il pas au fondement de la cité nouvelle ? Par ailleurs, il dispose à volonté de contingents levés dans les états « alliés » et la Grande Armée devient de plus en plus bigarrée : ils représentent 15,3 % en 1805, 23 % en 1809, 47,5 % en 1812 au moment de la campagne de Russie. L'auteur affirme – à juste titre d'ailleurs mais contredisant sa thèse – que ce n'est pas seulement un moyen d'augmenter les effectifs mais de faire de l'armée un creuset, preuve que l'exclusion des étrangers est à nuancer. Elle est encore plus à tempérer quand Christopher Tozzi évoque l'extension de la conscription correspondant à l'élargissement de la France des cent trente-quatre départements. Ainsi Napoléon augmente-t-il le nombre d'hommes que l'on peut tenir pour Français malgré l'échec final.

Au total, voici un ouvrage fort intéressant, même – ou parce que – il prête à discussion.

Annie CRÉPIN

Fadi El HAGE, **Napoléon historien (avec une préface de Jean TULARD)**, Paris, SPM, « Kronos », 2016, 246 p., ISBN 978-2-917232-51-4, 25 €.

On connaissait le Napoléon chef de guerre et chef d'État ; on le savait artilleur et aménageur, manipulateur et mécène. On a même pu le camper en ingénieur et en architecte (Augustin Rey, 1921 ; Édouard Driault, 1939), ou encore en écrivain (Nada Tomiche, 1952), jusqu'à y voir là « une vocation manquée » (Andy Martin, 2003) ; on le découvrira ici en historien. En vérité, ce n'est qu'une demi-surprise : allant jusqu'au bout d'un parallèle qui leur est cher — quitte à faire de César un historien —, les études napoléoniennes n'avaient pas manqué de déceler l'historien perçant sous le jeune Bonaparte ou sous le Napoléon de l'exil. Nul n'ignore en tout cas la place primordiale de l'Histoire dans son itinéraire intellectuel (Antoine Casanova, 2000) et plus encore dans sa pratique du pouvoir (Annie Jourdan, 1998). De là à en faire un historien, il y a un saut que n'a donc pas craint d'effectuer Fadi El Hage. La démarche n'a certes rien d'illégitime : n'a-t-on pas découvert un « Stendhal historien » et, ce faisant, repensé sa formation et sa production (Catherine Mariette, 2016) ? Surtout, des sources autorisent l'entreprise car, en l'absence d'une œuvre véritable (telle l'introuvable *Histoire de la Corse* qu'il aurait rédigée jeune officier), on dispose de ses annotations sur des ouvrages historiques et des *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le règne de Napoléon* – bien que les conditions de leur publication en rendent délicate l'exploitation. Cela n'a pas découragé Fadi El Hage, convaincu que la multitude d'allusions sur la « façon dont l'Histoire habite Napoléon » qui encombre la bibliographie, appelait une étude enfin approfondie. L'auteur a choisi de travailler sur pièces, à partir des textes qu'aurait lus Napoléon ainsi que sur ses propres écrits ou dictées, écartant une approche culturelle et conceptuelle, au risque de sacrifier une trame philosophique d'ensemble, telle



qu'aurait dû fournir l'œuvre de Montesquieu ou de Volney ; seule l'empreinte de Voltaire est mise en avant. Dans ces conditions, il ne faut pas demander davantage à cet ouvrage que d'offrir une simple lecture suivie, c'est-à-dire commentée et contextualisée ; bref, de fournir un guide commode et sûr, mais parfois proche de la paraphrase.

Le premier chapitre (« Napoléon, lecteur d'Histoire ») passe en revue ce que l'on peut savoir de ses lectures historiques, de Brienne à Longwood. La prudence est en effet de mise au vu des problèmes d'identification des références qui nous sont parvenues, à l'instar du contenu de ses bibliothèques portatives. Tout en soulignant la nature utilitaire de ces lectures, et même documentaires comme pour sa première campagne d'Italie, Fadi El Hage prend soin de dissocier, après d'autres, ses lectures de la véritable gestation de sa pensée militaire personnelle. De même, tout en insistant sur le rôle de l'Histoire dans sa formation et les commentaires qu'elle lui inspirait, l'auteur reconnaît qu'il n'y a là rien de singulier au vu de la culture et des pratiques de lecture d'un officier éclairé de la fin du XVIII^e siècle.

Avec le deuxième chapitre (« Napoléon et le travail d'historien »), l'étude des textes se précise, puisqu'il s'agit non seulement de retrouver les exigences cardinales de Napoléon vis-à-vis de l'Histoire (rejet du merveilleux, insertion de documents officiels, souci de comprendre ce qui est raconté, c'est-à-dire de disposer de causes recevables pour un esprit rationnel – et l'on saisit mieux dès lors son désintérêt pour le Moyen-Âge tant Napoléon est donc prompt à l'anachronisme mental –, point de vue surplombant pour maîtriser l'ensemble d'une bataille), mais encore d'analyser la méthode d'écriture. C'est alors le travail du petit groupe des exilés de Sainte-Hélène qui est retracé, depuis la collecte des pièces justificatives au sein de la documentation de fortune acheminée sur l'île jusqu'à la rédaction, encore que la mort de Napoléon ait laissé bien des passages à l'état de textes intermédiaires en attente de révision.

Cette reconstitution de la fabrique des *Mémoires* est la plus novatrice ; en comparaison, le troisième chapitre paraît convenu puisqu'il est dédié à « la reconstruction historique » à l'œuvre, tant l'Histoire reste subordonnée à des buts politiques dès que Napoléon l'applique à lui-même. Une série d'épisodes (le 13 Vendémiaire, l'affaire de Saint-Cloud, la genèse de la Constitution de l'an VIII) illustre le travestissement des faits. Quant à la construction du discours, elle révèle la maîtrise *a posteriori* du genre, en vue de l'image à léguer pour la postérité et au vu de la suite des événements, y compris de leurs suites possibles mais non advenues. De là, « l'obsession uchronique » sensible dans les moments clefs que sont l'Égypte, la Russie et Waterloo, pour dépasser ses fautes apparentes par la destinée plus glorieuse encore qui se dessinait, au prix d'une dénégation obstinée qu'il sait couvrir du masque de la fatalité. Par ailleurs, les défaillances de la mémoire comme le souci de livrer une version conforme à celle qui fut présentée au public (à l'instar du 18 Brumaire) affaiblissent et affadissent l'œuvre inachevée et décousue des *Mémoires*.

La fin de l'ouvrage confirme des traits bien connus par ailleurs. Ainsi la « volonté de maîtriser son histoire » (IV) a été stimulée par le contexte de légende noire. Napoléon entendait aussi imposer sa marque à un marché éditorial plus insidieusement envahi d'écrits apocryphes (comme le *Manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue*). Le genre historique lui sert à se relégitimer. Ce n'est cependant pas par ses *Mémoires*, parus dans une édition semi-clandestine aux allures semi-apocryphes, qu'il y est parvenu mais bien par le *Mémorial* : Las Cases a eu pour lui le double avantage d'assumer la portée politique du propos historique et de mettre en scène la personne de Napoléon, présence que l'on ne retrouve guère dans le style noble des *Mémoires*, à la troisième personne, calé sur le modèle césarien et fidèle à la conception compilatoire héritée de sa jeunesse. Le dernier chapitre trahit la portée étriquée de ces *Mémoires* puisqu'il s'agit de la glose de Napoléon

sur les grands capitaines de jadis auprès desquels il aimait se positionner pour définir sa place dans l'histoire universelle. La constitution d'un Panthéon aux allures de palmarès traduit cependant par moments sa capacité à établir des analogies de situation, et manifeste par là même la qualité éminemment historique de savoir rendre actuel le passé.

En définitive, cet ouvrage permet de mieux soupeser ces *Mémoires*, souvent utilisés sans assez de précaution malgré leur composition controuvée ni de conscience claire de la conception datée de l'histoire qui les sous-tendait et que Fadi El Hage, spécialiste d'histoire militaire à l'époque moderne, a su restituer.

Aurélien LIGNEREUX

Albert MATHIEZ, **Révolution russe et Révolution française**, Présentation de Yannick Bosc et Florence Gauthier, Paris, Éditions critiques, 2017, 139 p., ISBN 979-10-97331-00-9, 14 €.

Visiblement destiné à un public averti, voici un recueil de textes de petit volume dont il faut saluer l'importance, l'originalité et l'intérêt. Pas un seul historien de la Révolution française ne pourra ignorer ce bel ouvrage sauf à passer délibérément à côté de ce qu'il est essentiel de savoir pour prendre la mesure de ces « grandes » révolutions, comme la « révolution de France (Burke) » et la révolution russe, qui ont changé le rythme et l'horizon du temps qui passe ! Et, je l'écris sans esprit de flagornerie : se laisser entraîner accompagné de la plume précise et acérée de Mathiez dans cette aventure introspective et rétrospective, procure des sensations intellectuelles parmi les plus rares de celles que peut engendrer la lecture ! Pour prendre la mesure de l'intérêt du recueil, on se reportera évidemment à la très brève et précise « présentation » de dix-sept pages que Y. Bosc et F. Gauthier ont rédigée en guise d'introduction aux 22 textes qu'Albert Mathiez a consacrés à la mise en parallèle, aux fins de comparaison raisonnée, de la Révolution française de 1789 à 1795 et de la Révolution russe de 1917 et de sa suite : cela, du moins jusqu'en 1931, soit un an avant le décès subit de Mathiez, le 25 février 1932. Cependant, si l'on veut approfondir la connaissance du cadre contextuel où se déploie la prose échelonnée de Mathiez de mars 1917 (premier texte, paru dans le quotidien franc-comtois, *Le Petit Comtois* sous le titre « Vive la Russie ») au dernier retenu, paru dans le numéro de février-mars 1931 des *Annales historiques de la Révolution française* sous le titre « Choses de Russie », on se reportera à la thèse si précieuse de l'historien américain, James Friguglietti, *Albert Mathiez, historien révolutionnaire. 1874-1932* (Paris, SER, 1974, préface de Jacques Godechot) et, naturellement, au livre fort novateur de Tamara Kondratieva, *Bolcheviks et jacobins. Itinéraire des analogies* (Paris, Payot, 1989).

Voyons les textes de Mathiez : les quatre premiers sont de brefs articles de journaux parus entre mars et novembre 1917 dans *Le Petit Comtois*, à Besançon, où Mathiez enseigne depuis 1911. Ils sont donc des articles d'actualité, contemporains de la révolution survenue en Russie en pleine guerre, laquelle guerre non seulement se poursuit mais s'étend spectaculairement, cette année-là, à l'échelle du monde entier avec l'entrée en guerre des États-Unis d'Amérique. Les treize textes suivants ont été rédigés et publiés entre janvier 1920, soit plus d'un an après la fin de la guerre, et juillet 1922, soit les années marquées par « le communisme de guerre » et la guerre civile en Russie, en conséquence de la prise du pouvoir par les bolcheviks à la suite du coup de force du 25 octobre 1917, de la signature du traité germano-russe de Brest-Litovsk du 3 mars 1918 et de l'interventionnisme

